

# Prométhée enchaîné

Extrait du recueil « Les champs de l'agonie ».

Le titan se lamente sur son socle de verre,  
L'Olympe est déserté, on n'y respire plus.  
L'âtre fumée noire a encrassé la barbe de Diòs,  
Le maître des cieux, qui a perdu la vue.  
La lumière a disparu sous l'épaisse couche,  
De suie.  
Les sulfures se fixent dans les volutes doriques,  
Des colonnes,  
Qui pourrissent, qui s'effritent, se délitent.  
Il pleut des pierres sur le monde.

Ça se bouscule dans l'Éther,  
On se hisse sur ses hauteurs,  
L'air y est, peut-être, encore pur,  
Au-delà.  
Éole est à la traine.  
Il crache ses poumons pleins de crabes,  
Ses bronchioles éclatent,  
Son souffle claque,  
Des tempêtes acides.

On fuit le Mont croulant,  
Et son roi mourant qui refuse de voir,  
Le miasme qui monte, qui monte,  
Inexorablement, déjà vers d'autres ciels,  
Qui ronge,  
Son palais putréfié par les fanges infamantes du dessous,  
Que le titan observe sur son socle de verre,  
La tête dans les genoux.

Il y voit des fumées qui s'élèvent en corolles,  
Et forment dans le ciel des nimbus bileux.  
Malades, ils dégueulent une pluie mordante,  
Qui brûle la rétine et corrode la chair,  
Comme le pire des feux.  
Il y voit des rivières roses,  
Que l'on n'ose  
Franchir,  
Car les poissons y suivent le courant.  
Il y voit l'humus tapissé d'une chape,  
Plus solide que le plomb,  
Que rien ne pénètre et dont rien ne s'échappe.  
Gris, tout est gris.  
Le sol s'asphyxie,  
Les vers sont mis en bière.

Il y voit d'étranges pyramides,  
Qui ne consacrent ni dieu, ni terre.  
Elles s'empilent au rythme frénétique,  
De la cadence productive.  
Cliquetis, cliquetis qui cumulent, qui produisent,  
Vite,  
Elles grandissent, grossissent,  
Vite,  
Elles avancent, colonisent,  
Vite,  
Des parsecs,  
Prennent de la place,  
Tic, tac, tic, tac, tic  
Vite !  
Et forment des empires

Plus vastes et plus terribles,  
Que les cités antiques,  
D'Hatchepsout ou Pachacutec.  
Du haut de leurs tombeaux de pierres,  
Les vieux Mahas palissent devant ces montagnes aux milles couleurs,  
Qui nulle part ne s'enracinent et s'effanent au moindre vent,  
Qui vont, feuilles mortes, se poser dans l'Océan.  
Et le maître des mers pleure en éventrant les baleines,  
Remplies de ces lambeaux aux allures de méduses,  
Qui étouffent les vivants.

Il y voit d'immenses Hécatonchires aux cents bras d'acier,  
Qui percent, qui brûlent, qui cisailent, qui coupent,  
Sans cesse, Gaïa profanée.  
Pilleurs insatiables, ils forent des gouffres affolants dans son sein,  
Ravissent le sang noir, naphte ardent qui les meut,  
Ils la puisent, l'épuisent jusque dans les profondeurs des Enfers,  
Avec avidité, pour mieux la soumettre.  
Ils l'ont domestiquée,  
Elle, pourtant née du chaos primordial.  
Ils la ravagent, anéantissent le sauvage,  
Et laissent, derrière leur passage,  
Des carrés de cultures.  
« οἴμοι, οἴμοι, murmure la Mère,  
Laissez-donc mes forêts, arrêtez vos assauts.  
J'en viens à regretter le terrible Ouranos,  
Au moins de ses outrages, quelque chose naissait.  
Regardez-moi, stérile,  
Sur ma peau, rien ne pousse. »

Car il y voit, c'est vrai, la Vie qui s'amenuise.  
Elle, de tout temps, de tout lieu,  
Elle, de tout possible,  
Recule.  
Elle en a presque honte, mais que peut-elle donc faire ?  
Elle prévient si souvent.  
De ses vagissements éclatent des Typhons,  
Sa rage sèche la terre, la mer déborde de ses larmes.  
Le froid quand il fait chaud, le chaud quand il fait froid.  
Folie.  
Mais personne ne la croit,  
Quand elle dit qu'elle se meure.  
Elle renonce résignée, aux bonheurs,  
Le vent dans les hautes herbes, l'air frais qui les soulève.  
Elle s'apitoie sur *lui*, Ultime représentant de son espèce,  
Qui, dans le silence de l'indifférence,  
Pousse son dernier souffle.  
Il l'a cherchée pourtant, sa Pyrrha, son amour,  
Celle qui le sauverait d'être l'unique rescapé,  
Du déluge de feu.  
Il a coassé le jour et la nuit,  
Il a gonflé son torse pour couvrir les bruits  
De métal.  
Il a parcouru des kilomètres,  
A traversé des mers de bitume,  
Discrètement, priant pour rester invisible.  
Il a construit des nids doux, colorés, joyeux.  
Il a dessiné dans le sable, les plus beaux mandalas,  
Il a chanté, il a dansé.  
Il y a cru, a attendu,  
Jusqu'à l'expire.

« Mauvais voyant... » ricana Athéna.

La déesse décoiffée, essuyait la bave qui coulait

De la bouche de son père.

« Écoute, plutôt, les élans

De clameurs sordides,

Brisées,

Que poussent les créatures façonnées par tes mains,

Disloquées,

Devenues trop grandes pour elles-mêmes,

Monstres, enfantant d'autres monstres, enfantant d'autres monstres qui consomment

Qui consomment,

Tout.

Vois, ces amas d'hommes qui s'agglutinent,

Niant le néant qu'ils créent.

Charybdes insatiables, ils déploient des navires,

De fumée,

Et vont aveuglement vers leur propre gouffre. »

« Que s'est-il passé ? » murmura Prométhée,

« Reprends-leur donc ce feu qui nous dévore tous ! »

Dans le nouveau tartare le titan ramassait,

Les braises innombrables, délaissées par les hommes.

Reliques négligées, elles brûlaient,

Autonomes,

Sans contrôle, ni scrupule.

Trois fois maudit soit le jour où, muni du fenouil,

Prométhée leur offrit cet attribut divin.

Imprudent voleur,

Aux oubliés, aux derniers servis,

Aux êtres nus, aux mal lotis,  
Il avait donné le feu créateur,  
Sans modérateur.

Désormais, seul comptait pour eux, cet instant fascinant,  
Où frottant deux silex, depuis, améliorés,  
Une flamme naissait, entre ces mains si frêles.  
Jouir de cette infime seconde,  
Où l'on est l'impulsion du nouveau,  
Où l'on crée autre chose que soi-même.  
Quant aux conséquences,  
On verra plus tard.  
Quant aux conséquences,  
On verra trop tard.  
Enivré, on allume à la chaîne,  
Et même si tout se déchaine, on allume encore,  
Et on laisse fuir la flamme qui nous échappe,  
Car malgré les ajouts, malgré les artefacts,  
Les mains restent frêles,  
Et l'âme minuscule.  
On hausse les épaules,  
En se disant qu'on la rattrapera,  
En allumant un autre feu qui ira,  
Plus vite, plus loin, qui sera plus performant,  
Que le feu précédent,  
Qui battra tous les autres en étant plus puissant.  
Et nous échappe encore.

Tout à coup, le tonnerre, à faire trembler le Foudre.  
Prométhée est à terre, ligoté, pieds et poings liés.  
Des hommes attachent leur prise devant une machine,

De métal et de feu, plus haute que l'Olympe,

Une tour de Babel achevée.

Ils disent :

« Sois le comburant, souffle, attise ! Qu'elle croisse encore,

Qu'elle soit l'étendard du nouveau siècle d'or,

Dont nous sommes les maîtres,

Incontestés. »

Prométhée enchaîné, clame,

« Arrêtez, arrêtez tout ! Descendez de ce train,

Sans frein, ni conducteur.

Écoutez mes paroles prophétiques,

Un souffle de moi cèlera la fin. »

Alors, un bras mécanique,

S'effondre sur le dos du titan,

Qui tousse, qui tousse.

Comme la roue d'Ixion, l'engin tourne,

Métrique, malgré les supplices,

Et frappe,

Inéluctablement,

Pour le dernier supplice,

Du crépuscule des temps.

Et dans un faible hallali,

Tandis que la terre abandonne,

Le roi des dieux, le père des hommes,

Aveugle avachi, déchu de son trône,

Entonne,

Les champs de l'agonie.